

En face

André Marois

Number 92, Winter 2002

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/14580ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Marois, A. (2002). En face. *Moebius*, (92), 9–16.

ANDRÉ MAROIS

En face

Lorsque je me suis réveillé, j'ai instinctivement relevé les yeux. Je l'avais fait tant de fois. J'en étais devenu presque malade.

En face de chez moi se dressait un grand mur en briques. Il n'était troué que par une fenêtre, au centre, un étage plus haut que le mien. C'était elle qui m'intéressait.

Ou plutôt, son occupant.

Chaque soir, un homme apparaissait, assis à sa table de travail. Je voyais juste son profil gauche, dans la partie droite du cadre.

Il semblait travailler, mais à quoi? Il y passait ses nuits, penché sur son mystérieux labeur. Le matin, il était toujours là, assidu, concentré et remuant à peine.

Je l'ai d'abord pris pour un illustrateur, songeant que cet oiseau nocturne occupait son temps à réaliser des bandes dessinées. Il ne tapait pas sur le clavier d'un ordinateur et, incliné, s'appliquait à quelque tâche minutieuse. Mais ça ne collait pas, car aucun crayon ni aucun pinceau n'apparaissait planté dans les pots sur son bureau. Il faut dire que mon champ de vision m'empêchait de voir ce qui se situait plus bas que ses épaules.

N'empêche, il fallait trouver ailleurs.

Je me suis donc mis à l'épier davantage. Un soir, j'ai surpris un léger mouvement de son visage, de bas en haut, de haut en bas. Il paraissait comparer deux éléments. Je l'ai donc affublé du titre de correcteur d'épreuves pour un quelconque éditeur. Mais là encore, ma théorie a failli. Des dictionnaires l'auraient entouré de toutes parts, qu'il aurait consultés pour s'assurer de ses rectificatifs, annotant de dizaines de signes des copies maladroites. Rien de cela en vue.

Il aurait également pu, armé de son burin de poche, sculpter quelques morceaux de bois miniatures. Mais comment ne jamais approcher ses œuvres à la hauteur de ses yeux pour ainsi mieux les détailler?

Pourtant, ce hochement de la tête restait ma meilleure piste. Je voulais comprendre. En fait, j'étais jaloux de la capacité de cet individu à rester planté là des heures durant, sans fumer, sans répondre au téléphone, sans faire les cent pas, sans aller piller son frigo. Je trépignais à l'observer ainsi, lui si paisible, moi totalement énervé.

Pria-t-il? Ses lèvres demeuraient obstinément closes.

Lisait-il? Mais que doit-on lire exclusivement quand le soleil est couché?

Et s'il était tout simplement insomniaque?

Je passai plusieurs nuits à tenter de déceler un nouvel indice propre à aiguiller mon enquête. Au matin, je me retrouvais endormi de travers, la figure collée au carreau que je devais nettoyer pour y effacer les traces graisseuses laissées par mon nez. Le noctambule d'en face n'avait pas bougé d'un poil, remuant imperceptiblement, comme s'il acquiesçait sans cesse à la même évidence.

J'élaborai alors une nouvelle théorie. Il était comédien et apprenait un rôle. Ce qui expliquait parfaitement sa concentration sans faille. Le jour, il devait répéter une pièce de théâtre pour intellectuels éclairés.

Je restai accroché à cette idée durant une semaine, trouvant enfin le sommeil, l'abandonnant à son labeur solitaire.

Cela ne dura pas.

À bien le regarder, il n'avait aucunement l'allure d'un acteur. Et puis, il se serait levé pour interpréter son rôle, brassant l'air de ses longs bras, déclamant à tue-tête. Mais non. Il aurait un beau matin fini d'apprendre pour enfin jouer et je ne l'aurais plus retrouvé ainsi, fidèle présence dans le mur.

Je l'avoue, mon imagination me fit défaut. J'avais épuisé la somme des professions en ma connaissance, ou du moins toutes celles qui répondaient aux agissements de mon voisin.

Une chose restait étrange: il ne regardait jamais dehors. Son profil restait parfait. J'ai acheté une petite

longue-vue pour lui voler encore plus d'intimité. Les yeux froncés, j'ai scruté de plus près cette créature sans sommeil. Pour pas grand-chose. L'examen détaillé de sa narine, de sa barbe mal rasée, de ses cheveux bruns bouclés et de sa bouche muette ne m'a rien enseigné de plus. J'ai rangé mon instrument.

En fait, j'attendais un événement quelconque. Une variation, une apparition, un cri, un signe. N'importe quoi. J'ai piétiné en vain encore une quinzaine.

Je suis allé au cinéma pour me changer les idées. Un vieux navet brésilien. Je me suis assoupi dès le début. J'ai soudain fait un bond en poussant un cri.

— Les statues!

J'avais rêvé que j'étais sur l'île de Pâques et qu'une armée de statues géantes s'arrachaient du sol pour venir m'écraser, m'enfoncer dans la terre. J'ai quitté la salle sous les regards noirs de cinq cinéphiles encore éveillés.

Il fallait que je marche pour réorganiser mes pensées bousculées. Trois kilomètres me séparaient de mon appartement. Largement de quoi cogiter.

Je commençais à sérieusement haïr ce gars. Mais je n'avais nullement envie de me faire encore du mauvais sang. J'accélérai soudain la cadence de mes pas, l'air décidé, les sourcils froncés, la bouche pincée. J'en avais assez de tourner autour du pot.

Au risque de passer pour un fou ou un indiscret, je me suis enfin décidé à sonner à sa porte. Il fallait que je le questionne directement. Je préférais ruiner mon amour-propre que de brimer ma curiosité.

Facile à dire.

J'ai sonné un long coup, puis trois petits plus brefs. En fait, je ne suis pas sûr que le moindre carillon ait retenti. Mais je ne me suis pas donné la peine de m'en assurer. J'ai commencé à tambouriner sauvagement sur la porte. Comme aucune réaction ne répondait à mon tapage, j'ai enchaîné avec de violents coups de botte dans le bois. Ça sonnait creux, sûrement pas une porte blindée. Toujours rien!

Ma main a saisi la poignée, l'a tournée: c'était ouvert. J'ai pénétré dans cet antre maudit.

Mon cœur battait la chamade. Je me suis avancé lentement. Le plancher craquait. J'aurais voulu me faufiler sans bruit jusqu'à la fenêtre. Absurde, car je venais de faire plus de boucan qu'un déménageur échappant un piano du troisième étage. Je me suis risqué à chuchoter. Je devais avoir l'air idiot. «Y a quelqu'un?», et aussi: «C'est votre voisin d'en face.» Des conneries.

Soudain, il y eut un grand bruit. Une vitre venait d'être fracassée. Je me suis précipité dans la pièce du fond, celle où je savais le trouver. Le son provenait de là.

— Ça va? ai-je crié.

Je n'en avais rien à faire de sa santé. Je voulais juste qu'il soit encore en état de me répondre.

Quand je suis arrivé près de la fenêtre, j'ai tout de suite repéré le grand trou dans la vitre. Celle par laquelle je l'avais si souvent épié, de mon côté. Il se tenait près de cette ouverture étoilée. Sa main droite ensanglantée tenait fermement une cafetière en alu. Il s'en était sûrement servi pour briser le carreau. Ou alors, il avait voulu la balancer dehors et sa grosse paluche y était restée accrochée. Allez savoir.

Il ne me regardait pas, les yeux perdus sur ma maison.

Il tremblait à la manière d'une feuille de peuplier, par saccades.

— Vous avez fini par venir.

C'est drôle, mais je ne m'attendais pas à entendre le son de sa voix. À force de le scruter à distance, je l'avais inconsciemment catalogué dans la section des sourds-muets. Il m'aurait fait des signes de leur langage que j'aurais trouvé ça normal. Il était devenu une sorte de figure virtuelle, une vue de l'esprit.

Je n'ai pas du tout apprécié le ton qu'il employait. En fait, j'avais la trouille. Ma petite balade à pied m'avait motivé. Mes coups de pompe dans sa porte m'avaient défoulé. Et là, je me retrouvais face à un inconnu qui venait de faire exploser un carreau et qui semblait m'attendre pour me faire suivre le même chemin.

Il était temps de réagir. Arrêter de jouer au con.

J'allais me tirer de là vite fait. On sonne la retraite et on décarre en abandonnant nos drapeaux sur le champ de bataille.

Mais avant, je devais savoir. La curiosité est un vilain défaut, dit-on. Que faisait-il sur sa putain de table?

— Je l'ai presque finie, lâcha-t-il en me avançant.

Je me suis approché de lui et de son index qui désignait un drap. Il l'a soulevé. J'ai fait un bond en arrière. La gueule hurlante d'un tigre venait de surgir. Colorée criarde, japonisante tendance manga, tatouée sur une peau. Au moins vingt centimètres par trente.

— Touchez, c'est si doux.

Il s'est emparé de ma main pour l'attirer vers l'immense tatouage. Et moi, l'ambassadeur des débiles mentaux, je me suis laissé guider. Mes doigts sont entrés en contact avec un cuir d'une délicatesse incroyable. Le hurlement figé du fauve en était l'exact opposé. J'ai frémi. Il a continué à me diriger, dévoilant toute son œuvre, plus loin, vers la droite. C'était parfaitement troublant, quasi excitant, jusqu'à ce contact sous la toile de lin. Des fesses. Un cul de femme sublime. J'ai continué tout seul la découverte. Prodigieux, pensai-je.

Et j'ai arraché ma main à cette fascination. Un cul, oui, mais un cul froid. Le cul d'une morte. Mon geste a fait glisser le drap à terre. Erreur et horreur.

Lui, il regardait avec des larmes dans les yeux.

— Pure merveille, c'était une pure merveille.

Il paraissait possédé par cette vision. Il y avait là le corps nu d'une jeune femme dans la vingtaine, allongée sur une table, les jambes ballantes, les bras croisés sous sa tête. On ne voyait pas son visage, tout emmaillotté de bandelettes.

L'odeur, soudain, m'a réveillé. Un mélange de cire et de chlore, d'eau de Cologne bon marché et d'encre.

— C'était donc ça, vous... Vous passez vos nuits à tatouer cette... cette... cette momie!

— Vous êtes arrivé à temps. Je viens de la finir.

Il caressait le dos, les poils luisants du tigre.

— Elle aimait trop ce dessin.

Il m'a montré une photo couleur du même tatouage.

Je devais me ressaisir. Rien de tout ça n'était rationnel. J'étais en train d'écouter un fou me parler d'un macchabée tatoué, aussi naturellement que s'il me causait de la météo du jour.

Mais déjà, il continuait.

— Elle l'aimait trop, et moi, j'étais jaloux. Ils étaient comme deux blocs créés pour s'emboîter l'un dans l'autre. J'aurais dû l'admettre, la laisser à son bonheur. Un sentiment pur. Elle regardait le dessin, le caressait pendant des heures, s'endormait dessus en lui chantant une berceuse. Elle était amoureuse du tigre, pas de Samuel. Mais le tigre était sur le ventre de Samuel. À tout jamais. Alors j'ai tué Samuel. Elle m'a haï. Ce fut terrible. Je l'ai donc tuée elle aussi pour ne plus qu'elle souffre, ni moi non plus. Elle s'est éteinte tout doucement, sans résister. Je crois qu'elle avait envie de partir. Mais au dernier moment, elle m'a fait promettre de lui tatouer son dessin. Pour emporter son amour dans l'au-delà. Voilà, c'est ce que j'ai fait. Maintenant, elle sera en paix pour l'éternité avec lui.

Il paraissait sincère. Terriblement sincère. Je ne savais pas quoi rajouter.

— Vous l'aimez?

Il me questionnait au sujet de ce dos sublime.

— Vous pouvez l'emporter. Elle est à vous. Depuis le temps que vous m'espionnez, vous le méritez.

J'étais abasourdi. Je n'ai pas réagi.

— Ne vous inquiétez pas pour son poids: elle est très peu pesante. Déjà de son vivant, c'était une plume, et là, je l'ai entièrement vidée pour éviter le pourrissement. Mon père était taxidermiste, vous comprenez. J'ai appris en le regardant faire. Maintenant, elle n'a plus que la peau sur les os.

Et il a ri!

J'aurais dû m'arracher à ce cauchemar éveillé. Pourquoi ne me suis-je pas arraché à ce cauchemar éveillé?

Il avait déjà roulé le corps dans le drap, fermant les extrémités par deux solides nœuds. Il leva le tout sans forcer et me le mit sur l'épaule. C'est vrai que c'était incroyablement léger pour une morte.

C'est là que j'ai fait ce que je n'aurais jamais dû faire. Jamais. J'ai levé les bras pour lui rendre sa bien-aimée et mes doigts se sont posés sur ses fesses. Son cul à elle. Ils n'en sont pas repartis. Mais qu'avait-il mis dedans pour le rendre aussi moelleux?

— Si on vous questionne, vous n'aurez qu'à répondre que vous avez vomi sur votre tapis afghan et que vous l'apportez à nettoyer chez un spécialiste. Il existe un spécialiste pour tout.

Il souriait, fier de sa trouvaille.

— Oui.

J'ai soufflé un faible oui, les mains agrippées au postérieur de la fille qui avait un tigre dans le dos.

Je suis reparti. Il a délicatement refermé derrière moi. Avant, il a dit ceci :

— Elle s'appelait Rosa.

J'ai installé Rosa sur la table du salon.

Par habitude, j'ai jeté un coup d'œil à la fenêtre en face. Il avait bouché la vitre brisée avec un carton brun. La lumière était éteinte. J'ai quand même tiré le rideau.

Ensuite, j'ai dénoué le drap pour découvrir Rosa. Des épaules aux cuisses. J'avais tout pour moi : le tigre, le cul, la paix. Je me suis assis et j'ai joui de cette vue imprenable, sans ciller. Une heure durant. Qui peut se lasser de la perfection ?

J'avais éteint le chauffage pour ne pas accélérer la décomposition des chairs. Rosa paraissait bien embaumée, mais quand même.

Je suis ainsi resté une nuit, les yeux rivés sur ce que Courbet a appelé *L'origine du monde*. Comme si je voyais un beau cul pour la première fois. Celui-ci était totalement offert, dans tous les sens du terme. Mais je n'avais pas envie d'y planter mon engin. La vision suffisait. Je pense que je devais être ensorcelé. Je devais me ressaisir.

Le lendemain, j'ai pris une décision.

Je jouais avec le feu. Cette dépouille mortelle ne m'appartenait pas, elle ne pouvait pas demeurer chez moi. Je devais la rendre à son propriétaire. Alors je l'ai longuement caressée en murmurant son nom et en lui chantant des berceuses. Puis, le drap a repris sa place autour de son corps, les nœuds se sont refaits aux extrémités. Je l'ai empoignée. Je suis sorti avec Rosa. Un fétu de paille.

Au coin de ma rue, il y avait deux gendarmes en faction. Le plus jeune m'a demandé ce que je transportais là.

— J'ai vomi sur mon tapis afghan, alors je l'apporte à nettoyer chez un spécialiste.

Je souriais, fier de la trouvaille de l'autre. Le plus vieux a toussoté.

— Il existe un spécialiste pour tout, ai-je complété ma phrase.

— Vous ne pensez pas si bien dire, a finalement répondu le vieux en soupirant.

J'ai serré les fesses. Les miennes.

Ils m'ont embarqué dans leur camionnette avec mon chargement. Ils ont allongé Rosa sur une banquette à l'arrière et m'ont attaché au siège devant elle.

— Tout ça pour un tapis? ai-je tenté.

Re-soupir du gendarme âgé. La nouvelle recrue, quant à elle, m'a décoché un *jab* bien sec dans le foie. Je me suis tu. Nous avons démarré en douceur et Rosa n'est pas tombée sur le sol.

Voilà.

Comment justifier la présence d'une jeune morte tatouée sur son épaule? Impossible. Bien entendu, j'ai raconté la vérité, accusant l'autre. C'est lui qui l'avait tuée, vidée et le reste. Moi, je n'avais fait que l'observer qui dodelinait de la tête durant toutes ces nuits.

Évidemment, il avait quitté les lieux et personne n'en avait jamais entendu parler.

Je me suis donc réfugié dans le silence en guise de défense. Ça n'a pas aidé à alléger ma sentence.

J'ai appris durant le procès que tatouer une chair morte est presque impossible. Et aussi que Rosa n'était décédée que soixante-douze heures avant mon arrestation. Mon voisin m'avait donc partiellement menti. Il l'avait laissée s'éteindre à petit feu en la tatouant, jusqu'à sa mort. J'y serais allé quelques jours plus tôt et j'aurais probablement sauvé Rosa.

J'aurais connu son cul vivant. Et bien plus encore. C'est là que je me suis évanoui.